Le processus de justification du rite par le mythe est si normal qu'Ovide en use et en abuse au profit de son imagerie galante. Mais les épisodes de la Fable qu'il exploite — et infléchit au besoin — ne représentent souvent eux-mêmes qu'une projection mythique de la réalité cultuelle. On a donc chance de retrouver dans les trames légendaires de la poésie hellénistique quelques reflets de la liturgie contemporaine. L'exemple tiré des *Fastes* ne doit pas être exceptionnel.

Robert TURCAN.

VII

ERREURS DE TRADUCTION CHEZ PLINE L'ANCIEN

PAR JACQUES ANDRÉ
Directeur d'études à l'École Pratique des Hautes-Études

SOMMAIRE. — *Relevé d'un certain nombre de contresens commis par Pline sur le texte de Théophraste en particulier et qui peuvent, pour la plupart, s'expliquer comme des fautes de lecture ou d'audition.*

On a depuis longtemps signalé dans Pline des erreurs dues à des confusions de mots grecs : ἰξίνη et ἐλξίνη, πράσον et πράσιον, σέλινον et ἐλένιον, φιλύρα et φιλυρέα, κισσός et κισθός, etc., et j'en ai relevé déjà plusieurs[1] qui sont des fautes d'audition. Je voudrais en indiquer de nouvelles, plus complexes, dont certaines ont déjà été signalées, mais sans avoir jusqu'ici trouvé d'explication.

N. H. 15, 25. C'est un curieux texte que celui où Pline nous rapporte le procédé dont usaient les Égyptiens pour obtenir l'huile de ricin : *Coquitur id in aqua innatansque oleum tollitur. At in Aegypto, ubi abundat, sine igni et aqua sale adspersum exprimitur, cibis foedum, lucernis exile.* « On fait bouillir ⟨la graine

1. Cf. J. André, *Pline l'Ancien botaniste*, *Revue des Études latines*, t. XXXIII, 1955, p. 308-312.

de ricin⟩ dans l'eau et on recueille l'huile qui surnage. Mais, en Égypte, où l'arbre abonde, on pressure la graine sans employer l'eau ni le feu, en la saupoudrant de sel. » La correction *asperso* de H. Rackam (éd. Loeb ; déjà proposée par Mayhoff dans l'apparat de son édition), qui traduit « but salt is sprinkled on the pod and the oil is pressed out », ne change rien au problème. Il est difficile d'admettre qu'il suffit de saupoudrer les graines de sel pour permettre l'extraction de l'huile, mais surtout les données de Pline ne répondent pas à celles d'Hérodote, 2, 94 : τοῦτον ἐπεὰν συλλέξωνται, οἱ μὲν κόψαντες ἀπιποῦσι, οἱ δὲ καὶ φρύξαντες ἀπέψουσι καὶ τὸ ἀπορρέον ἀπ' αὐτοῦ συγκομίζονται : « Les Égyptiens ramassent les graines, les concassent et les pressent, ou bien les font bouillir après les avoir torréfiées et recueillent ce qui en découle. » On notera l'identité de la première technique de Pline et de la seconde d'Hérodote. Le procédé donné comme spécifiquement égyptien par Pline répond donc au premier de l'historien grec : οἱ μὲν κόψαντες ἀπιποῦσι. La comparaison avec la notice de Dioscoride, 1, 32, 2, sur l'huile de ricin nous permettra de comprendre le mécanisme de la faute grâce aux précisions complémentaires qu'il fournit sur la technique égyptienne : Μετὰ γὰρ τὸ καθᾶραι εἰς μύλην ἀποδόντες τοὺς κρότωνας ἀλήθουσιν ἐπιμελῶς, εἰς τὰς σφυρίδας δὲ ἐμβαλόντες τὸ ἀληλεσμένον δι' ὀργάνου ἐκθλίβουσιν : « Après nettoyage, ils portent à la meule les graines de ricin et les écrasent avec soin ; ils mettent le produit moulu dans des cabas et procèdent à l'extraction ⟨de l'huile⟩ par pressurage à la machine. » L'erreur de Pline repose sur la confusion de formes voisines des verbes ἁλίζω « saler » et ἀλέω, ἀλήθω « moudre » au passif. Il ne semble pas que le texte de Pline vienne de la même source que celui de Dioscoride, parce que la reprise de ἀλήθουσι par ἀληλεσμένον, comme la minutie du détail des opérations, aurait dû l'éclairer. Le texte grec qu'il suivait portait ἀλησθέντας (κρότωνας) qui a été compris comme ἁλισθέντας « salés ». Ce n'est même pas une faute d'audition (η entendu ι), mais ou bien le secrétaire de Pline était affligé d'iotacisme, ou bien la prononciation ι de η tendait à se généraliser aussi dans les milieux latins. L'indice n'en est pas unique dans Pline, cf. 22, 139, *sitanius* (*panis*) = σητάνιος ἄρτος.

N. H. 16, 46. Dans sa comparaison de l'épicéa et du mélèze, Pline dit du premier : ... *picea minus alta quam larix; illa crassior*

leuiorque cortice, folio uillosior, pinguior et densior, mollius flexo : « l'épicéa est moins élevé que le mélèze dont l'écorce est plus épaisse et plus lisse, la feuille plus velue, plus grasse, plus dense, plus mollement incurvée ». En vérité, il ne s'agit ni de l'épicéa ni du mélèze, essences qui ne croissent pas en Grèce, et le texte correspond à celui de Théophraste, *H. P.* 3, 9, 4, qui compare πεύκη et πίτυς, c'est-à-dire deux espèces de pin : τὸ γὰρ τῆς πεύκης (scil. στέλεχος) καὶ παχύτερον καὶ λειότερον καὶ ὑψηλότερον εἶναι· καὶ τὰ φύλλα τὴν μὲν πεύκην ἔχειν πολλὰ καὶ λιπαρὰ καὶ βαθέα καὶ κεκλιμένα, τὴν δὲ πίτυν... La correspondance est parfaite : παχύτερον-*crassior*, λειότερον-*leuior*, ὑψηλότερον-*picea minus alta quam larix*, πολλά-*densior*, λιπαρά-*pinguior*, κεκλιμένα-*mollius flexo*, sauf pour *uillosior* « plus velue » et βαθέα « allongées ». Robert Constantin a proposé, en marge de l'édition de J. Bodaeus (Amsterdam, 1644), la correction δασέα, très certainement d'après Pline. Aucun pin n'a les feuilles velues, et l'on ne saurait admettre que Pline ait voulu corriger Théophraste en pensant que βαθέα ne convenait pas au mélèze, puisque le qualificatif serait encore bien plus inexact. D'ailleurs, βαθύς se dit des feuilles, ainsi du σμῖλαξ d'Arcadie, espèce d'yeuse, Théophr., *H. P.* 3, 16, 2.

Le correspondant de *uillosus* dans les sources grecques de Pline est généralement δασύς, cf. 11, 229, etc. Il semble bien qu'à la faveur d'une prononciation spirante de -θ- par le secrétaire chargé de la lecture Pline ait compris δασέα. On retrouve la même faute quand Pline, 12, 74 et 16, 145, traduit par *hedera* un κισθός de Théophraste qu'il a entendu comme κισσός[1].

N. H. 16, 47. Pline expose les différences présentées par les diverses espèces de *larix* et fondées sur le sexe : *Alia etiamnunc generibus ipsis in sexu differentia. Mas breuior et durior, femina procerior, pinguioribus foliis et simplicibus atque non rigentibus* : « Dans les espèces mêmes, le sexe crée encore une autre différence. Le mâle est plus court et plus dur, la femelle plus élancée, à feuilles plus grasses, simples et non rigides. » Bien entendu cette distinction, que les anciens entendaient établir chez les végétaux comme chez les animaux (cf. Pline, 13, 30), ne repose sur rien dans le cas des résineux et ne se justifie que très rarement pour d'autres arbres,

1. Cf. J. André, *art. cit.*, p. 309-310.

ainsi pour le palmier bisexué. Comme à l'ordinaire, Pline a rendu par *larix* « mélèze » un πεύκη « pin », mais cela ne change rien au problème, et l'on comparera la source, Théophraste, *H. P.* 3, 9, 2, [Φασὶ δ' οἱ περὶ Μακεδονίαν καὶ ἄκαρπόν τι γένος ὅλως εἶναι πεύκης καὶ] τὸ μὲν ἄρρεν βραχύτερόν τε καὶ σκληροφυλλότερον, τὸ δὲ θῆλυ εὐμηκέστερον, καὶ τὰ φύλλα λιπαρὰ καὶ ἁπαλὰ καὶ κεκλιμένα μᾶλλον ἔχειν. Ainsi la traduction est presque un mot à mot, mais ἁπαλά « molles » est rendu par *simplicibus*. Or, on ne voit pas comment *simplicibus* pourrait avoir ici un sens. Les distinctions établies par les anciens entre espèces mâles et femelles (en réalité ce ne sont, sauf exception, que des variétés d'une même espèce qu'ils ont pu qualifier ainsi) concernaient surtout la taille de l'arbre et la consistance ou la grandeur de la feuille. Elles ne pouvaient opposer des feuilles simples à des feuilles composées. Pline a, de toute évidence, lu ou entendu non pas ἁπαλά, mais ἁπλᾶ qu'il a rendu normalement par *simplicibus*. La même confusion est signalée par F. Blatt[1] dans la traduction d'un texte grec physiognomonique tardif, qui rend ἁπαλοὺς δακτύλους « doigts mous » par *digitos simplices*.

N. H. 16, 62. Au milieu de sa notice sur le frêne, Pline dit : *ea quidem (fraxinus), quae fit in Ida Troadis, in tantum cedro similis, ut ementes fallat cortice ablato.* Hardouin avait déjà noté que ce passage venait de Théophraste, *H. P.* 3, 10, 2 : « L'if (μίλος) d'Arcadie a le bois noir et rouge, celui de l'Ida l'a très jaune et ressemblant à celui du genévrier-cade (τῷ κέδρῳ) ; aussi les marchands, dit-on, le vendent par fraude pour celui-ci. » Or, le frêne a un bois d'un blanc nacré, le cœur seul devenant légèrement brunâtre sur les arbres de plus de quarante ans. La comparaison n'est donc pas valable avec le genévrier-cade (*cedro*, τῷ κέδρῳ ; *Juniperus Oxycedrus* L.), dont le bois est fauve ou jaune brun.

Au § 64, Pline ajoute une indication concernant la toxicité du feuillage du frêne : *Folia earum (fraxinorum) iumentis mortifera, ceteris ruminantium innocua Graeci prodidere; in Italia nec iumentis nocent.* C'est encore un emprunt à Théophraste, *H. P.* 3, 10, 2 : « On dit que, si les bêtes de somme mangent de ses feuilles (*scil.* de l'if), elles en meurent, mais que les ruminants n'en souffrent

1. *Remarques sur l'histoire des traductions latines* : *Classica et Mediaevalia*, I, 1938, p. 241.

pas. » Mais, comme Pline sait très bien que les feuilles de frêne sont un excellent fourrage et qu'on les donnait impunément aux bestiaux en Italie (cf. Columelle, 6, 3, 6, entre autres), il s'empresse de dénoncer sa source (*Graeci prodidere*) et d'ajouter : *in Italia nec iumentis nocent.*

Il s'agit d'un mélange de fiches provoqué par la confusion de deux termes voisins. Le nom grec du frêne dans Théophraste est μελία, celui de l'if μίλος. On notera, d'autre part, que, dans Théophraste, *H. P.* 3, 10, 1 sqq., la notice sur l'if suit immédiatement celle sur le frêne. Pline, à la faveur d'une similitude de noms, est passé, dans une lecture cursive, d'un arbre à l'autre sans s'en apercevoir. Une fois les données groupées dans ses fiches, s. v. *fraxinus*, il ne lui était plus possible de rattraper l'erreur. Cela explique, en outre, que la notice de Pline sur l'if (16, 50-51) ne doive absolument rien à Théophraste, Sextius Niger paraissant être son unique source, comme celle de Dioscoride, 4, 79.

N. H. 16, 85. Du peuplier blanc : *alba* (sc. *populus*) *folio bicolor superne candicans, inferiore parte uiridi* « le peuplier blanc a la feuille bicolore, blanche en dessus, verte en dessous ». C'est naturellement l'inverse, les feuilles du peuplier blanc (*Populus alba* L.) étant blanches ou grises tomenteuses *en dessous* ; 16, 88, des feuilles des arbres en général : *Est et publica omnium foliorum in ipsis differentia. Namque pars inferior a terra herbido uiret colore, ab eadem leuiora, neruos callumque et articulos in superiore habent parte, incisuras uero subter, ut manus humana. Oleae superne candidiora et minus leuia, item hederae* : « Les feuilles de tous les arbres présentent aussi une différence commune : la face inférieure tournée vers la terre est d'un vert d'herbe et plus lisse ; la face supérieure a les nervures, la partie dure et les articulations ; l'inférieure a des lignes comme la main humaine. La feuille de l'olivier est plus blanche et moins lisse en dessus, de même celle du lierre. » Ce passage présente la même confusion du dessus et de l'envers de la feuille, mais il offre l'avantage de pouvoir être comparé avec sa source, Théophraste, *H. P.* 1, 10, 2, dont il s'inspire étroitement : « Dans toutes les feuilles, le dessus diffère du dessous (κατὰ τὰ ὄπτια καὶ τὰ πρανῆ). Dans tous les arbres, le dessus (τὰ ὄπτια) est plus vert et plus lisse, car les nervures et les veines sont en dessous (ἐν τοῖς πρανέσιν) comme dans la main ;

mais dans l'olivier il est plus blanc et moins lisse ; il est également lisse dans le lierre. » Il est impossible de se méprendre sur le sens des formules de Théophraste, puisqu'il ajoute une phrase que Pline a omise en adaptant et qui lui aurait permis de comprendre : « Dans toutes ou du moins dans la plupart des feuilles, le *dessus* (τὰ ὕπτια) est visible et exposé au soleil », et que l'auteur grec est clair en parlant des feuilles du tilleul et du peuplier blanc, *C. P.* 2, 19, 2 : « (Le tilleul) a les feuilles plus grandes (sc. que les autres arbres) et blanches en dessous (καὶ κάτω λευκότερα), et c'est pourquoi les deux faces sont différentes aussi dans le peuplier blanc. » On notera que Pline s'est repris dans le membre de phrase ajouté « *incisuras uero subter, ut manus humana* », parce qu'il avait un point de comparaison. Mais pour le reste? Il ne suffit pas de dénoncer cette erreur manifeste et depuis longtemps reconnue. Elle est trop grossière pour qu'on n'en cherche pas l'origine.

Sans doute Pline a une confiance presque aveugle en Théophraste, dont il recopie des passages entiers, et se garde de contredire une si grande autorité. Mais aussi et surtout il vient de lire Aristote pour la rédaction des livres VIII-XI sur les animaux. Et nous allons trouver l'explication de l'erreur dans le sens des locutions τὰ ὕπτια et τὰ πρανῆ en zoologie. Τὰ πρανῆ est « la partie du corps visible quand celui-ci est face au sol », position normale d'un quadrupède, donc le *dos* (Aristote, *P. A.* 658ª 17, etc.), τὰ ὕπτια « la partie visible du corps gisant sur le dos », donc le *ventre* (*Ibid.*). On comprend dès lors que Pline, pensant aux quadrupèdes, ait compris τὰ πρανῆ comme « le dessus » et τὰ ὕπτια comme « le dessous ». On le voit bien en comparant Aristote, *Ibid.*, τὰ τετράποδα... ἐν τοῖς ὑπτίοις οὐκ ἔχει τὰς τρίχας, ἀλλ' ἐν τοῖς πρανέσι, et Pline, 11, 231, *Quadripedum dorsa pilosa, uentres glabri.*

16, 155. Après un long développement (16, 153-155) sur le *smilax*, en qui la description précise et la comparaison avec Théophraste, *H. P.* 3, 18, 11-12 (σμῖλαξ), et Dioscoride, 4, 142 (μῖλαξ τραχεῖα), permettent de reconnaître la salsepareille d'Europe ou liseron épineux (*Smilax aspera* L.), Pline termine sur cette phrase : *E smilace fiunt codicilli, propriumque materiae est, ut admota auribus lenem sonum reddat.* Or, il est impossible d'utiliser à quelque usage que ce soit les tiges minces, tortueuses, striées et coupées de nombreuses articulations de la salsepareille. Pline

a confondu ici la salsepareille et l'if, et c'est à l'if qu'il faut rendre l'emploi pour les tablettes. C'est, en effet, un très beau bois d'ébénisterie, qui donne des plaquettes à surface bien plane et régulière. Théophraste, *H. P.* 5, 7, 6 (μῖλος), a noté son emploi « pour le placage des coffrets, des marchepieds et autres objets ». Mais la phrase de Pline ne vient pas de ce passage de Théophraste ; elle eût été sans doute, en ce cas, comme nous venons de le voir, rapportée au *fraxinus*, par confusion de μῖλος et μελία. L'explication est donnée par la notice de Dioscoride sur l'if, 4, 79 : σμῖλαξ· οἱ δὲ σμῖλον, Ρωμαῖοι δὲ τάξον καλοῦσι. Or, nous savons que σμῖλαξ est le nom de la salsepareille dans Théophraste, à qui Pline a emprunté la majeure partie de sa notice sur cette plante. Nous savons aussi qu'il a eu comme source pour l'if Sextius Niger, qui est aussi la source de Dioscoride : 16, 51, *hanc* (sc. *taxum*) *Sextius smilacem a Graecis uocari dicit.* Il convient donc de rétablir dans ce dernier texte la forme *smilacem* (*smillacem* E *similacem* l *milacem* D d e T) en place du *milacem* de l'édition Mayhoff, la chute de *s* après *Sextius* s'expliquant aisément dans D d e T. Enfin, on comprendra mieux la confusion, au § 62, de μελία et μῖλος, si Pline ne connaissait que la forme σμῖλαξ pour l'if.

16, 165. Pline énumère les variétés de roseaux du lac d'Orchomène : *alius breuior, alius procerior, exilior crassiorque* « un autre roseau est plus court, un autre plus haut, plus mince et de bois plus épais », d'après Théophraste, *H. P.* 4, 11, 10, Καὶ ὁ μὲν βραχύς, ὁ δὲ εὐαυξὴς καὶ ὑψηλὸς καὶ παχύς. Si *breuior* rend parfaitement βραχύς et *crassior* παχύς, on peut se demander si *procerior* traduit εὐαυξής ou ὑψηλός et à quoi correspond *exilior*. Dans ses traductions de Théophraste, Pline rend par *procerus*, *proceritas* le grec μήκος, ὕψος : Th., *H. P.* 3, 8, 4, μήκει = Pline, 16, 22, *proceritas* ; Th., *H. P.* 3, 9, 2, εὐμηκέστερον = Pline, 16, 47, *procerior* ; Th., *H. P.* 3, 18, 4, ὕψος = Pline, 17, 96, *proceritate*. Et, pour deux passages au moins, nous avons les correspondants grecs de *exilis* : Diosc. 1, 4, φύλλα... ἰσχνότερα = Pline, 21, 117, *folia... exiliora* ; Diosc. 4, 34, κλῶνας... λεπτούς = Pline, 25, 42, *ramulis exilibus*. Or, Théophraste est le seul auteur connu à traiter des roseaux d'Orchomène (*H. P.* 4, 11, 1-9) et Pline le suit pas à pas (16, 168-172). Je pense qu'il a lu ou entendu ὁ δυσαυξής pour ὁ δ' εὐαυξής et qu'il l'a rendu par *exilior* « plus frêle ». La présence

de ὑψηλός lui interdisait de comprendre qu'il s'agissait de la longueur, et les notions de « long » et de « mince » sont assez souvent associées ; cf. 17, 96, de la ronce, *gracilitate et simul proceritate nimia.*

16, 167. *Est et obliqua harundo, non in excelsitatem nascens, sed iuxta terram fruticis modo se spargens, suauissima in teneritate animalibus. Vocatur a quibusdam elegia* (sic codd.) : « Il y a encore un roseau oblique, qui ne pousse pas en hauteur, mais s'étale près du sol comme un arbrisseau, très aimé des animaux quand il est tendre. Certains le nomment *elegia.* » Pline est ici très loin du texte de Théophraste, *H. P.* 4, 11, 13, auquel il ajoute le membre de phrase *suauissima in teneritate animalibus*, et qui comporte des données absentes de Pline, que nous indiquons dans la traduction par des italiques : Γένος δέ τι καλάμου φύεται καὶ ἐπίγειον, ὃ οὐκ εἰς ὀρθόν, ἀλλ' ἐπὶ γῆς ἀφίησι τὸν καυλόν, ὥσπερ ἡ ἄγρωστις, καὶ οὕτως ποιεῖται τὴν αὔξησιν. Ἔστι δὲ ὁ μὲν ἄρρην στερεός, καλεῖται δὲ ὑπό τινων εἰλετίας : « Il existe encore une espèce de roseau rampant qui dirige sa tige non en hauteur, mais au ras du sol, *comme le chiendent-pied-de-poule, et croît ainsi. La variété mâle est dure* et certains l'appellent *eiletias.* » Il est possible que Pline ait disposé ici d'une autre source, inconnue de nous, mais il reste que le nom du roseau est le même malgré les apparences. Le sens même du mot interdit toute correction de la forme grecque en ἐλεγεῖος d'après la leçon de Pline. On rapprochera εἴλ(λ)ω « rouler », passif εἰλύομαι « se traîner en rampant », moyen εἰλέομαι « se rouler, se pelotonner ». La forme εἰλεσίας d'Hésychius dénote un fait d'assibilation dialectale ; pour la finale, cf. συριγγίας, nom d'un autre roseau.

On a naturellement proposé de corriger Pline d'après Théophraste : *eletia* (Detlefsen), leçon adoptée par Mayhoff, *iletia* (Urlich). Or, la faute ne peut être due à un copiste latin (*t*>*g*). Nous avons tout simplement affaire à une confusion banale de T et de Γ, soit que le texte même de Théophraste portât cette faute dans l'exemplaire de Pline, soit par une faute de lecture. Il faut conserver *elegia*, qui représente le texte primitif de l'édition de Pline.

16, 214. A propos de la statue de Diane dans son temple d'Éphèse :

Ceteri ex ebeno esse tradunt, Mucianus III cos... uitigineum et numquam mutatum septies restituto templo, hanc materiam elegisse eadem con (D E d e l *eandem con* T), *etiam nomen artificis nuncupans, quod equidem miror, cum antiquiorem Minerua quoque, non modo Libero patre, uetustatem ei tribuat,* Pline s'étonne à bon droit que sa source, l'homme politique et écrivain contemporain Mucien, ait pu donner le nom de l'artiste auteur d'une statue qui passait pour plus ancienne que celle de Dionysos, œuvre de Vulcain lui-même, et que celle d'Athéna, toutes deux rapportées de Troie en Grèce (cf. Pausanias, 2, 23, 5 ; 7, 19, 6, etc.).

Naturellement les éditeurs ont exercé leur ingéniosité pour retrouver le nom du sculpteur et ont fatalement abouti à des noms différents en consultant les listes d'artistes de Pline et de Pausanias : *Endyon* (Brotier), *Endoeon* (Sillig, Mayhoff), *Pandemios, Demonicos,* etc. On pourrait peut-être approcher la vraie forme en procédant autrement. Il s'agit d'un nom grec qui a pu subir des déformations aussi bien en grec qu'en latin. Sans doute il ne nous est dit nulle part que Mucien, l'illustre garant de tant de faits fantaisistes, ait écrit en grec ; Pline même, 32, 62, en cite quelques lignes (*sunt ergo Muciani uerba, quae subiciam*), mais il n'a pas non plus l'habitude, quand il traduit du grec, de signaler le fait. Sans doute aussi Mucien figure-t-il dans les index parmi les auteurs latins, mais la preuve n'est pas convaincante, puisqu'il en va de même de Sextius Niger, dont on sait pourtant, de façon sûre, qu'il écrivit en grec. La question resterait pendante pour ce personnage, dont l'œuvre est consacrée exclusivement aux merveilles de l'Orient, s'il n'était au moins un passage de Pline qui nous livre de Mucien un mot repris en grec, c'est-à-dire dans sa forme originale : d'après lui, le jour, aux nones de janvier, où la source du temple de Dionysos à Andros a le goût du vin s'appelle Θεοδοσία (2, 231, *dies* Θεοδοσία *uocatur*). Je soupçonne aussi Pline de traduire du grec avec l'expression *spolia Celtica,* empruntée au même Mucien, au lieu de *spolia Gallica* (ainsi, dans le livre 14, il a, au § 106, *nardo Gallico,* mais, au § 107, *nardo Celtico,* parce qu'en ce second passage sa source est grecque ; il s'agit de deux listes de parfums composites pour les vins).

En caractères grecs, *eadem con* (*eandem con* de T est dû à l'accord avec *materiam* qui précède) donne ΕΑΔΕΜΚΟΝ. La confusion fréquente de M et de NI permet de reconnaître la finale grecque

en -ικός des anthroponymes. Elle peut d'ailleurs provenir également aussi bien de la capitale que de la minuscule latine. D'autre part, la confusion est non moins fréquente en grec de A, Δ et Λ. Cela nous permet de poser un ΕΛΛΕΝΙΚΟΝ, c'est-à-dire le grec Ἑλληνικός (puisque la transcription latine ne peut distinguer ε et η), ou, à la rigueur, Ἑλλανικός, nom qu'on trouve porté par un Éphésien dans Pausanias, 6, 4, 5. On peut donc rétablir *Hellanicon*, plutôt qu'*Hellenicon*, qui n'apparaît nulle part comme nom de personne[1].

17, 30. Pline expose les transformations souvent néfastes apportées aux terrains par la main de l'homme. Ainsi l'assèchement d'un lac de Thessalie refroidit la contrée et fit périr les oliviers et les vignes. A Aenéos, par contre, se produisit un réchauffement. On passe alors à un cas particulier : *At in Syracusano agro aduena cultor elapidato solo perdidit fruges luto, donec regessit lapides* « Sur le territoire de Syracuse, un agriculteur étranger au pays épierra le terrain et perdit sa récolte par la boue. » Le sens de la phrase est en soi plausible : la pluie amollit la terre et l'entraîna en coulée de boue avec la récolte quand elle ne fut plus retenue par les pierres plus lourdes. Mais cette anecdote est empruntée à Théophraste, *C. P.* 3, 20, 5, qu'il faut citer : Ὅπερ ἔπαθε τίς ἀνελθὼν εἰς Συρακούσας ἐκ Κορίνθου τὴν ἐργασίαν τὴν ἐντεῦθεν μεταφέρων · καὶ γὰρ τὸ χωρίον τὸ δοκοῦν ἀγαθὸν ἐκλιθολογήσας διέφθειρεν · ἐξεπήγνυτο γοῦν ὁ σῖτος οὐκ ἔχων οὐδεμίαν προβολὴν ἐξαιρεθέντων τῶν λίθων : « Le blé fut gelé, n'étant plus protégé par les pierres ». Tout le chapitre de Pline traite de changements de température, et l'exemple qui suit celui du paysan syracusain, emprunté lui aussi à Théophraste (*Ibid.*), concerne encore la température. D'autre part, προβολή indique nettement une protection contre le climat, cf. Théophraste, *C. P.* 3, 7, 2, προβολῆς δεῖται καὶ πρὸς τοὺς χειμῶνας καὶ πρὸς τὰ κάυματα ; 2, 7, 4, etc. Il n'est donc pas étonnant que l'on ait dès longtemps proposé de supprimer *luto* ou de le remplacer par *gelu*.

La faute n'est pas imputable à un copiste. Elle est ancienne et remonte à Pline lui-même. Le terme grec correspondant à *lutum*

1. Cf. F. Dornseiff-B. Hansen, *Rückläufiges Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, Berlin, Akademie-Verlag, 1957, p. 251.

est πῆλος, qui a un dérivé πηλόω « couvrir de boue ». Faute de lecture ou d'audition, le secrétaire a lu ou Pline a entendu ἐξεπηλοῦτο pour ἐξεπήγνυτο.

17, 232, des maladies des arbres : *Quaedam temporum causae aut locorum non proprie dicantur morbi, quoniam protinus necant, sicut tabes cum inuasit arborem aut uredo uel flatus alicuius regionis proprius...* On remarque tout de suite que *tabes* ne convient pas du tout dans un texte où Pline évoque des morts brutales, comme l'effet d'une gelée (*uredo*) et le coup de froid provoqué par un vent subit et glacial. *Tabes* représente, en effet, un stade dans la maladie des arbres : 17, 225, *Mox et macies earum partium* (les racines et les cimes) *fragilis, postrema tabes morsque, non intrante suco aut non perueniente...* (pas d'équivalent à ce passage dans Théophraste). C'est la « décomposition », phénomène nécessairement de longue durée, et le mot correspond au grec σῆψις.

Ce développement de Pline vient de Théophraste, *H. P.* 4, 14, 11 (texte de l'édition Arthur Hort, coll. Loeb, 1916) : Ἔνια δὲ πάθη τῶν κατὰ τὰς ὥρας καὶ τῶν κατὰ τοὺς τόπους γινομένων ἀναιρεῖν πέφυκεν, ἃ οὐκ ἄν τις εἴποι νόσους, οἷον λέγω τὴν ἔκπηξιν καὶ ὃ καλοῦσί τινες καυθμόν. Ἄλλα δὲ παρ' ἑκάστοις πέφυκε πνεύματα ἀπολλύναι καὶ ἀποκάειν : « Certaines maladies dues aux saisons ou aux lieux détruisent [les arbres], qu'on ne peut vraiment appeler maladies, je veux dire le gel et ce qu'on nomme la brûlure. Il existe aussi des vents particuliers à certains lieux qui détruisent et brûlent. » Ainsi c'est ἔκπηξις que Pline rend ici par *tabes*, alors que ce mot désigne le « gel », comme dans *C. P.* 5, 12, 9 ; 5, 14, 1, etc. (cf. ἐκπήγνυμι « geler », *C. P.* 5, 14, 2 ; ἐκπηκτικός « qui gèle », *C. P.* 5, 14, 7). A vrai dire, les manuscrits de *H. P.* 4, 14, 11, ont non pas ἔκπηξιν, mais ἔκπληξιν, et la correction de Schneider, adoptée par tous les éditeurs, est justifiée par un passage de *C. P.* 5, 12, 2, où Théophraste, pour traiter justement des mêmes phénomènes (les concordances sont nombreuses, comme on sait, entre l'*Histoire des Plantes* et les *Causes des Plantes*), emploie ἐκπηγνύουσιν et πῆξις. La même faute se retrouve d'ailleurs dans *H. P.* 4, 14, 13, τὰ δ' ἐκπλαγέντα (ἐκπλήγεντα *Ald.*), que Schneider encore a corrigé en ἐπαγέντα. D'autre part, Pline rend correctement ὑπὸ πάγων de Th., *H. P.* 4, 14, 13 (cf. ἐκπήγνυνται, *Ibid.*) par *gelu* (17, 233).

On pourrait penser que Pline a lu ou entendu lire ἔκσηψιν

« putréfaction », mais cette forme est trop loin de ἔκπηξιν. On pourrait aussi croire qu'il avait dans son texte de Théophraste le même ἔκπληξιν que donnent nos manuscrits. Comme ce mot signifie « épouvante, terreur subite » et ἐκπλήσσω « abattre en frappant, frapper de stupeur », il aurait été très gêné pour traduire et aurait repris tout simplement *tabes* qu'il venait d'employer peu auparavant dans le texte que nous avons cité plus haut, 17, 225. Je crois bien plutôt que *tabes* traduit ἔκτηξιν, faute normale pour ἔκπηξιν (Π>Τ). En effet, τῆξις, proprement « liquéfaction », signifie « corruption, consomption » en médecine (τῆξις σαρκός, Plut. 2, 658 a) ; cf. ἔκτηξις φλεβῶν, Hipp., *Aër.* 10. Les médecins emploient ἐκτήκω dans ce sens de « fondre, suinter ». C'est bien la valeur propre de *tabes*, qui se dit d'objets se liquéfiant par putréfaction. Quant à savoir si le texte grec dont disposait Pline était fautif ou s'il s'agit d'une mauvaise lecture, il est impossible d'en décider.

17, 232. A propos des effets néfastes de certains vents sur les arbres, *ut est in Apulia atabulus, in Euboea Olympias. Hic enim si flauit circa brumam, frigore exurit arefaciens, ut nullis postea solibus recreari possint* : « ... comme l'atabulus en Apulie, l'Olympias dans l'Eubée. Ce dernier vent, quand il souffle aux environs du solstice d'hiver, brûle les arbres par le froid et les dessèche au point qu'aucun soleil ne peut ensuite les ranimer ». Le développement sur l'Olympias, vent qui souffle sur l'Eubée (cf. Pline, 2, 53), remonte à Théophraste, *H. P.* 4, 14, 11 : Οἷον ἐν Χαλκίδι τῆς Εὐβοίας Ὀλυμπίας ὅταν πνεύσῃ μικρὸν πρὸ τροπῶν ἢ μετὰ τροπὰς χειμερινὰς ψυχρός· ἀποκάει γὰρ τὰ δένδρα καὶ οὕτως αὖα ποιεῖ καὶ ξηρὰ ὡς οὐδ' ἂν ὑφ' ἡλίου καὶ χρόνου πολλοῦ γένοιτ' ἄν : « Ainsi l'Olympias, à Chalcis d'Eubée, quand il souffle froid peu avant ou après le solstice d'hiver. En effet, il brûle les arbres et les rend secs et flétris comme ne le ferait même pas le soleil durant une longue période ». La faute vient de la lecture οὐδέν pour οὐδ' ἄν. D'après la formule γίγνεταί τι ὑπό τινος : « quelque chose se produit du fait de quelque chose », Pline a interprété le passage au sens de « rien ne se produit du fait du soleil », c'est-à-dire « le soleil est sans effet ». Il a par suite été amené à donner une valeur consécutive à ὡς et à forcer le sens en traduisant par *recreari* pour être plus clair.

Ces quelques remarques confrontant le texte de Pline avec le

texte de ses sources grecques inciteront à la prudence. Il convient de se replacer dans les conditions de travail de cet auteur : éditions grecques défectueuses, lecture cursive des textes. Si nous recherchons la nature de la faute et son origine, nous aurons la chance de les découvrir en examinant quelle forme grecque correspond au mot latin fautif. Nous nous refuserons dès lors à toute correction chaque fois que nous aurons conscience d'être en présence du texte même de l'édition primitive.

Jacques ANDRÉ.

VIII

QUELQUES OBSERVATIONS STATISTIQUES SUR LES PARTIES DU DISCOURS[1]

PAR J. COLLART

Professeur à la Sorbonne

SOMMAIRE. — *Une étude statistique sur les fréquences comparées des parties du discours chez les écrivains latins fait apparaître, pour beaucoup de catégories, des écarts importants. Ces écarts se révèlent non seulement d'un auteur à l'autre, mais encore à l'intérieur d'une même œuvre, selon l'inspiration des passages considérés. Peut-être y a-t-il là, parmi beaucoup d'autres, un procédé pour caractériser les moyens formels du style.*

Dans le domaine pédagogique, comme dans celui de la recherche, des travaux récents ont attiré notre attention sur les enquêtes statistiques concernant le vocabulaire. En 1954, M. P. Guiraud a même donné un essai de méthodologie concernant ce genre d'études, essai plein d'aperçus suggestifs et d'idées formatrices[2]. Sans parler des travaux de la Commission officielle chargée d'enquêter sur le « vocabulaire de base » du français, nous évoquons immédiatement, dans le cadre de la latinité, les recherches

1. Communication faite à la Société des Études latines dans la séance du samedi 13 juin 1959.

2. Pierre Guiraud, *Les caractères statistiques du vocabulaire*, Paris, Presses Universitaires, 1954.